

A photograph of a person with a red backpack walking away on a snowy path in a forest. The trees are covered in snow, and the path is a clear line through the white landscape. The person is in the center of the frame, walking away from the viewer.

MICHALIS MAKROPOULOS

L'Arbre de Judas

Agullo Court

Agullo

Traduit du grec par Clara Nizzoli

*« Quelquefois, elle marchait elle aussi à ses côtés,
et ses pas étaient le battement de son cœur mort,
et le vent le murmure de sa parole morte. »*

*« Κάποτε βάδιζε κι εκείνη πλάι του, με τα
βήματά του να είναι ο χτύπος της νεκρής καρδιάς
της, με τον αγέρα να 'ναι ο ψίθυρος της νεκρής
λαλιάς της. »*





Financé par l'Union européenne.
Les points de vue et avis exprimés n'engagent toutefois
que leur(s) auteur(s) et ne reflètent pas nécessairement
ceux de l'Union européenne ou de l'Agence exécutive
européenne pour l'éducation et la culture (EACEA).
Ni l'Union européenne ni l'EACEA ne sauraient en
être tenues pour responsables.



**Cofinancé par
l'Union européenne**

*

Titre original : *ΤΟ ΔΕΝΤΡΟ ΤΟΥ ΙΟΥΛΙΑ*

© Kichli Publications & Michalis Makropoulos, 2014

© Agullo Éditions, 2025 pour la traduction française
www.agullo-editions.com

Conception graphique : Cyril Favory
Image de couverture : PhotoCosma/Shutterstock

MICHALIS MAKROPOULOS

L'Arbre de Judas

Traduit du grec moderne par Clara Nizzoli



*À la commune de Pogoni
qui m'a appris une autre
manière de raconter mes histoires.*



*Une nymphe recueillait nos soucis
et les pendait aux arbres
une forêt d'arbres de Judée.*

Georges Séféris, « Intermittence de joie »,
Journal de bord
trad. Vincent Barras, Héros-Limite, 2011



Mon histoire et tous ses personnages sont imaginaires. Les toponymes, les chapelles, les commerces (et leurs tenanciers) sont tous exacts, du cru.



PARTIE I

L'arrivée au village



1

Le 23 novembre, Ilias revint à son village, Delvinaki, dans la commune de Pogoni sur les hauteurs de l'Épire, à dix-sept kilomètres de Kakavia, à la frontière gréco-albanaise. À cinquante-trois ans, il était revenu vivre avec sa mère. Il avait avec lui deux valises en tout et pour tout. Dans l'une il y avait des vêtements. Dans l'autre des livres.

Tout de suite à l'entrée du village, il y avait le quartier des Sarakatsanaïon. Devant chez lui, Takikoussias coupait des bûches à la hache. En passant, Ilias le vit par la vitre de l'autocar fendre d'un coup de hache une bûche en deux.

C'était comme ça, d'un coup de hache, que sa vie s'était fendue quand il avait trouvé Eleni avec Kostas, son ancien associé. Au début, quand les accessoires auto furent devenus un luxe superflu et que sa boutique avait fait faillite et fermé sous les dettes, Ilias était resté à la maison, en compagnie de la télé, qu'il n'éteignait pas de la journée, et d'une lutte inégale qu'il n'avait pas cessé un instant de livrer au fond de lui. Un sentiment de vide – d'un gouffre insondable – rivalisait avec sa décision de ne pas abandonner. Le vide se creusait de plus en plus, au fur et à mesure que les jours,

tous identiques, se succédaient les uns aux autres, et que sa force tarissait.

Le pilier de la maison était désormais Eleni. Ils vivaient avec le salaire qu'elle touchait comme institutrice et en puisant dans les économies destinées aux cours privés supplémentaires de Maria, en deuxième année de lycée, et aux frais d'Angueliki qui, à vingt-et-un an, était encore étudiante en fac de graphisme.

Autrefois, c'était lui qui ramenait le plus d'argent, lequel se changeait en voyages, en maison de campagne, en Pajero argenté, et le salaire d'Eleni ne faisait que compléter. Le Pajero, ils l'avaient vendu au rabais, ils n'avaient plus que l'Escort d'Eleni.

L'inactivité, la sensation d'être piégé et inutile le rendaient agressif. Les engueulades avec Eleni étaient de plus en plus fréquentes et violentes. L'animal pris dans le piège à loup se coupe la patte pour se libérer. Ses disputes avec Eleni étaient comme les coups de dent de l'animal captif sur sa propre patte. Il se démenait pour se libérer de sa vie, qui s'était changée en piège.

Eleni, malgré elle, l'avait aidé – ou peut-être à dessein. Il l'avait surprise avec Kostas et, grâce à cette trahison, Ilias avait donné le dernier coup de dent, il s'était coupé de sa vie et s'était libéré. La victoire du vide était désormais totale.

Il avait embrassé Maria et Angueliki, dont les yeux brillaient de larmes stagnantes, et il était parti après avoir rempli deux valises. À la gare de

Kifissos, il les avait chargées dans l'autocar pour Ioannina et de là-bas dans l'autocar pour le village.

Il allait vivre avec sa mère. Son père, il l'avait perdu deux ans plus tôt.

2

Elle ne parlait pas, sa mère, madame Guelo. Pour dire quoi ? Une fois, peut-être pour le consoler, elle avait affublé Eleni de tous les noms, tout ce que sa bienséance villageoise lui autorisait de plus rude, et Ilias lui était tombé dessus. Il ne voulait pas de sa consolation, seulement sa cuisine et son linge lavé. La mine triste et coite de sa mère lui personnifiait le naufrage de sa propre vie. Il la haïssait car elle était son unique refuge. Il la haïssait pour ce qu'elle pensait et ne disait pas car elle avait peur de lui, car elle avait peur de sa colère, et qu'elle ne voulait pas lui faire de la peine. Il la haïssait de le regarder avec tant de souci. Et quand une fois, alors qu'Ilias était en train de manger, courbé et silencieux, elle était arrivée derrière lui pour poser sa main d'abord sur son épaule puis sur sa joue, ses larmes avaient mouillé sa vieille peau rugueuse.

Parce qu'il ne haïssait pas sa mère. Madame Guelo, il l'adorait. C'était lui-même qu'il haïssait quand il voyait son reflet dans son regard plein de compassion. Même Eleni il ne la haïssait pas en fin de compte. Sous la colère qui souvent étincelait

dans ses yeux, enfoui au fond de son silence, il livrait une bataille inégale contre lui-même.

* * *

Avant le retour d'Ilias, madame Guelo dormait sur la banquette de la cuisine, près du fourneau, en compagnie de la télévision. Désormais, elle s'étendait de nouveau, toute seule, dans le lit double, et Ilias veillait jusque tard, en regardant sans voir – des films, des séries, des jeux, des émissions politiques, n'importe quoi – et souvent le sommeil ne le gagnait qu'à l'aube.

C'était un mois de novembre rigoureux, inhabituel pour Pogoni. Derrière la vitre de la cuisine, le vent du nord soufflait pendant la nuit. Toutes les cimes du Koutsokrano étaient enneigées, et un air glacial descendait du goulet et balayait les rues désertes. Les chiens de berger autour du village glapissaient avec le vent. Jusqu'à midi on voyait seulement Spyromelis qui déambulait sur la place, à grimacer, à tourmenter des fantômes qu'il était le seul à voir, lui qui avait extériorisé, grâce à la simplicité de sa folie, la bataille que d'autres gardaient en eux, derrière les barreaux de la raison.

Les cafés, Ilias les évitait. S'il arrivait qu'un villageois, au Kallithea ou chez Nikomastoras ou Stavroula ou Loïzos, le voie passer et sorte l'appeler pour boire un tsipouro, Ilias entrait, s'asseyait, buvait un tsipouro, échangeait une ou deux civilités pour qu'on ne le croie pas dédaigneux puis il saluait et partait.

Sa solitude était forcée, et malgré tout il la préférait. Dans la vie d'Ilias telle qu'elle était désormais, son unique liberté était sa solitude – elle le délivrait du carcan de ses choix.

Il n'avait pas plus envie de grimper dans la montagne avec les chasseurs, avec tous ceux qui lui avaient proposé de venir avec eux. Il était mieux seul. Même dans la tempête de neige, il coupait par Aï-Thanassis, en côte, jusqu'à l'aire de battage de Kripounas, puis de là jusqu'à Aï-Dimitris. Il restait là et, en entrouvrant son blouson, il allumait une cigarette contre son torse ; il fumait au milieu de la neige, en contemplant les hauteurs de Niama, de la haute et basse Ronitsa, de Mourgana. Un lourd silence ensevelissait la montagne et ses pensées.

Il se souvenait des étés où il partait sans faute en vacances deux semaines avec Eleni et les filles sur une île, le plus souvent à Serifos. Vacances d'Athéniens sur une île des Cyclades pour Athéniens. Ils chargeaient le Pajero, ils emportaient avec eux Athènes pour deux semaines dans cette union estivale, discordante, de ville et de pierre salée et ils revenaient exactement pareils mais plus bronzés.

Le passé était une peau morte qui bouchait ses pores. Dans la solitude enneigée de la montagne, il s'arrachait cette peau morte. Les pores s'ouvraient et l'osmose se produisait. Rien, désormais, n'était plus discordant. Le même silence autour de lui et en lui. Le même froid autour de lui et en lui. Le même esseulement autour de lui et en lui. Ici, il

n'avait rien apporté avec lui, non seulement de la ville mais pas non plus de sa vie – et c'est dans cette absence qu'Ilias prit ses premières vraies vacances.

Ses doigts gelaient pendant qu'il fumait, il ne les sentait pas. Il restait impassible comme les rochers, qu'à Pogoni on appelle *skembia*, et la seule chose animée sur lui était la braise de sa cigarette.

3

Pendant deux semaines, il n'avait pas de voiture, mais Kostas Mendis, dit Kotsomendis, commandant de police, à la tête du second poste de garde-frontières de Delvinaki, et très cher ami d'enfance d'Ilias, avait insisté pour lui prêter son ancienne, une Opel Astra, emboutie, borgne, à la peinture éraflée mais dont le moteur ronronnait encore mélodieusement, sans râles dissonants ni toussotements. Kotsomendis avait une voiture de fonction et une neuve, l'Astra il la gardait en réserve, au cas où; il la déplaçait de temps en temps pour lui éviter d'être usée par l'immobilité, mais il n'en avait pas besoin.

C'était le seul avec qui Ilias s'était assis et avait discuté, pas juste cordialement mais vraiment. Cinq jours après être revenu au village avec toute sa fortune dans ces deux valises-là.

Kostas, qui n'était pas en service, était assis au Kallithea et buvait un tsipouro en compagnie d'autres gens du village, quand il le vit à travers

la vitre passer devant, courbé dans le froid, et il sortit l'appeler :

« Eh ben alors, dis Liakos, t'es de retour et tu nous parles pas ? »

Il tenait une cigarette à la main – la braise était presque au niveau de ses doigts. Il la jeta par terre et l'écrasa. Puis il ouvrit les bras et ils s'étreignirent et s'embrassèrent.

« Qu'est-ce qu'on a dit, mon grand ? Les femmes c'est une chose, l'amitié c'en est une autre. Qu'elles aillent se faire foutre les femmes. »

Il savait, il avait entendu. Tout le monde savait. Dans le village, la moindre nouvelle, le vent la chuchotait à toutes les oreilles. Pas besoin de le dire. Ça se disait tout seul. Et ce « qu'elles aillent se faire foutre les femmes », Ilias savait que Kostas ne le pensait pas. Il aimait Vito et prenait soin d'elle. Quand elle avait eu son cancer du sein et qu'elle avait fait une ablation, il l'avait soutenue dès le premier instant. Il parlait avec ce mépris justement parce qu'elle comptait pour lui.

« Viens que je te paye un tsipouro. »

Ils entrèrent, Ilias salua, mais ils s'installèrent à l'écart des autres.

« Une cigarette ? » lui proposa le policier.

Il fumait des Assos sans filtre. Ilias en prit une et l'alluma.

« Comment ça va ? »

— Ça va. Je sais pas. Rien de spécial. Je vois ma mère et ça me fait de la peine. Elle sait pas quoi faire, la pauvre, comment me parler, comment se

comporter. Elle essaye d'être gentille, je mords. Elle essaye de me consoler, je m'emporte.

— Avec les filles ?

— On parle au téléphone. Elles sont fâchées contre moi. Je les ai abandonnées. Elles ont raison.

— Tu penses faire quoi maintenant ?

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? J'en sais rien.

— Comme boulot ?

— Ce que je trouve.

— Je le garde en tête, si jamais j'entends quelque chose...

— Si jamais...

— Et l'argent ? Je peux te prêter ce qu'il te faut. Je suis pas pressé, tu me les rends quand tu les as.

— Merci, Kostas, mais je m'en sors.

— T'es venu en bus. T'en as fait quoi du Pajero ? »

Ilias mâchait une olive, et avant qu'il ait craché le noyau pour répondre, Kotsomendis lui dit :

« J'ai l'Astra qui est là. Tu la veux ? »

Quand tu es dans le besoin et que l'autre se propose, refuser une fois relève de la dignité. Refuser deux fois relève du dédain et de la provocation. Ilias prit la clé que lui tendit le policier et la mit dans sa poche.

« Viens la chercher demain, que je jette d'abord un œil – l'huile, l'antigel. Elle est garée devant la maison. Passe que Vito te fasse un café. Elle sera contente de te voir. Moi, je ne serai pas là de la journée.

— Comment elle va, Vito ?

— Elle est en pleine forme. Tu la connais, avec son jardin... Les enfants lui manquent.

— Et Foris, qu'est-ce qu'il devient ?

— Christoforos est à Athènes, il cherche du travail. Dina a terminé l'année dernière, elle est stagiaire dans un cabinet d'avocat. Ils habitent ensemble, ça nous fait qu'un seul appartement à louer pour les deux. On est un peu ric-rac, tu sais Liakos, mais ça fait rien, on n'est pas tout seuls. Allez, santé. »

Ils trinquèrent.

« Et le boulot, ici ?

— C'est rempli de clandestins. Ils nous les envoient depuis Igoumenitsa, ils n'ont nulle part où les emmener. L'enfermement les rend barges et ils se tapent la tête contre les murs. Au poste on n'est plus que trois piafs qui se courent après. Les voitures sont pourries, les contrebandiers vont et viennent d'Albanie en touristes. On entre dans la région comme dans une vigne à l'abandon. Dans les villages, il ne reste plus que des vieux, ils sont enfermés chez eux et dehors c'est désert, n'importe qui peut passer et faire ce qui lui plaît. Un blocus chez nous, qu'est-ce que tu veux que ça change ? Pour un qu'on arrête, y en a neuf qui passent. Laisse tomber ! »

Il regarda un instant à l'extérieur. Depuis la baie vitrée du Kallithea, on voyait le poste de garde-frontières, une boîte de ciment qui enlaidissait la place du village, avec ses barreaux et sa

guérite devant et son grillage de fil barbelé sur le côté.

« Écoute pas ce qu'on dit sur les policiers corrompus. Je dis pas, y en a aussi, mais la plupart des gars sont honnêtes, ils veulent seulement faire leur travail. La sale race, c'est les magistrats. Nous, on les attrape, Liakos, et eux, ils les relâchent. »

Mais maintenant Ilias avait envie de partir. Il n'arrivait pas à passer beaucoup de temps avec Kotsomendis, qu'il considérait pourtant comme son frère, pas plus qu'avec quiconque, si ce n'était avec lui-même – des heures infinies de vide, mais pas de désespoir. Le désespoir est une chose. Ilias était seulement vide.

« J'y vais, dit-il. Les tsipouros, c'est pour moi. Pour la voiture.

— Moi, je vais rester en boire encore un », dit le policier.

Ils se levèrent et Kotsomendis se rassit à la table où il était assis auparavant, avec Petrotsoumanis, un éleveur du coin, et Yorgoganios, le secrétaire du métropolitain¹. Ilias paya, salua et sortit.

Il traversa la place déserte, foulant les feuilles mortes du grand platane. Comme si ses pieds étaient quelque chose distinct de lui-même, il observait avec curiosité comment ils dispersaient sur leur passage les feuilles mortes et les effritaient.

1 On appelle « métropolitain » l'évêque dans l'église orthodoxe grecque. (*Toutes les notes sont de la traductrice*)

4

Le lendemain matin, il frappa à la porte de Vito et entra. Elle l'attendait. La maison était comme toujours en ordre et accueillante, et Vito pleine d'empressement ; mais depuis le début Ilias avait l'impression que dans le fond, elle reculait d'un demi-pas dès qu'on l'approchait. Comme s'il y avait toujours eu dans sa vie quelque chose qui lui faisait peur. Quand elle avait eu son cancer du sein et qu'on le lui avait amputé, ce ne fut pas tant un mal inattendu que la confirmation d'une de ses peurs. Quand il lui arrivait quelque chose de bien, c'étaient des biens inattendus, des cadeaux, et elle en était reconnaissante, mais elle était sans cesse rongée par la peur que, de la même manière qu'on les lui avait donnés, c'était comme ça qu'on allait les lui arracher, directement des mains. Tandis que les maux, elle les acceptait simplement comme quelque chose d'avéré, et c'était cet alliage-là de stoïcisme et de fatalisme qui faisait la force de Vito.

À quarante-six ans, elle était encore belle, peut-être plus encore que quand elle était jeune. Ou d'une façon différente. Le martyre de la maladie et de l'opération avait donné à son apparence une dureté qui accroissait sa beauté mûre.

« Pas trop doux, plutôt amer, avec une pointe de sucre ? lui dit-elle en arrangeant sa jupe, qui n'avait pourtant pas un pli, et en souriant.

— Pas trop doux, plutôt amer. »

Elle lui apporta le café avec des koulouris.

« Kostas m'a parlé de Foris et Dina, il m'a dit qu'ils allaient bien.

— Ils vont bien, Dieu soit loué, mais il n'y a pas de travail pour les enfants, Liakos. Qu'est-ce qu'ils vont faire ?

— Ils vont trouver quelque chose, Vito.

— Kostas gagne un seul salaire, c'est pas illimité. Je le vois, il est rongé d'inquiétude. Il n'était pas comme ça.

— Il a un travail difficile, Vito. Il m'en parlait hier. Comment tu veux qu'ils fassent ? Ils ne sont plus qu'une poignée au poste.

— Ça a toujours été difficile, Liakos. Mais Kostas n'était pas comme ça. Il y a quelque chose qui le ronge. »

Vito se préparait au malheur qui n'était pas encore arrivé, mais qui allait sûrement arriver.

D'Eleni et des filles, elle ne lui dit pas un mot. Elle était comme ça, Vito – prévenante, discrète. S'il lui parlait, elle l'écouterait, et en silence, ou avec des paroles mesurées, elle le soutiendrait. Il ne lui avait pas parlé, elle ne l'avait pas questionné.

Au moment de partir, elle lui apporta un sac d'herbacées du jardin et une dizaine d'œufs de ses poules.

« Pour madame Guelo, dit-elle, avec mes salutations. Dis-lui que je passerai la voir un de ces jours. »

Il posa le sac d'herbacées et les œufs sur le siège passager de l'Astra. Le réservoir était plein, Kotsomendis l'avait rempli. Il démarra et ressentit

une étrange tranquillité. Une réconciliation. À l'idée que tel que c'était, c'était ainsi. Les pacificateurs étaient le sac d'herbacées, les œufs, le réservoir qu'un ami avait rempli, le roucoulement du moteur. Cadeaux d'un Dieu bienveillant.

Il y avait encore dans l'Astra, diffuse, l'odeur de l'after-shave du commandant. Ilias se dit qu'il avait dû faire un saut tôt le matin pour faire le plein, avant son service.

Il alla en voiture jusqu'à Hani, pour l'appriivoiser et la prendre en main, et il s'arrêta pour un tsiporto dans le bistrot de Zarkadas, à côté de la station EKO. À l'intérieur, il y avait seulement une bande de traqueurs. Ils lui étaient inconnus, mais il les avait vus au village, ils étaient venus pour chasser le sanglier et dormaient au Panoraia. Ils portaient des tenues de camouflage et des bottes boueuses, et ils avaient leurs armes avec eux.

Puis, il rentra au village avec le petit présent pour madame Guelo, les herbacées et les œufs.

5

Avec la voiture, les horizons de sa solitude s'ouvrirent, s'étendirent. Sur les routes désertes de Pogoni, il laissait les roues glisser et son regard se perdre dans le paysage, errer pareil à un faucon sur les versants, atteindre les lointains sommets, et d'autres fois tomber juste derrière la vitre et s'accrocher à une branche nue comme, semblables à des larmes, les gouttes de pluie.

Les monts Bozovo et Nemërçkë étaient enneigés.

Il s'arrêtait au bord de la route, sortait et allumait une cigarette. Dans le froid glacial, son souffle se mêlait à la fumée de la cigarette.

Il était monté jusqu'à Stavroskiadi. Une vieille était sortie de derrière une porte.

« Tu cherches quelqu'un, mon fils ? » lui avait-elle demandé en regardant interloquée cette espèce des plus rares : un visiteur.

« Non, grand-mère.

— Chasseur ?

— Non. Je passais par là », avait-il dit.

Réponse incompréhensible – à Stavroskiadi, on ne passe pas, car on ne peut aller nulle part, il n'y a rien après le village. Il avait repris la voiture, fait demi-tour et était redescendu vers la route de Pogoniani à Drymadès. La crête brisée de Nemërçkë était une limite infime entre le blanc de la neige et le blanc du ciel.

Il avait commencé à fréquenter le bistrot de Petros le fils à Tomos, à Pogoniani. Là, on ne le connaissait pas ; ainsi, il n'y avait ni questions directes dans les mots des rares clients ni questions implicites dans leur regard – une fois qu'avaient bien sûr été données les explications indispensables.

« Tu viens d'où ?

— De Delvinaki.

— T'es le fils de qui ?

— De Pylios le Kouros.

— Je l'ai connu, le regretté Pyliokouros. Un brave homme, honnête. Tu as un air. »

Pour ces gens-là, il était le fils de son père; de cette façon, il pouvait être qui il voulait, se remodeler lui-même pour coïncider avec celui qui, en plein cœur de l'hiver, était apparu un beau soir sans crier gare et qui ensuite avait commencé à venir régulièrement, à s'asseoir parfois tout seul parfois avec les autres, inconnu mais déjà ami, et par ses mots et ses silences, participant lui aussi au lent écoulement du temps, au chaud près du feu, tandis que dehors des vents glacés se rejoignaient au bas de Nemërçkë et Bozovo et soulevaient des tourbillons de neige.

Un soir, devant le café de Grimotsis, en face de celui de Tomos, des chasseurs s'étaient rassemblés – un groupe, quatre hommes, de Delvinaki. Ils avaient abattu trois gros sangliers; ils les dépeçaient, les débitaient, pesaient les morceaux et les partageaient. On faisait frire les ris à l'intérieur – mészès improvisés. Étalée sur les tables, la viande buait dans l'air glacial. Les trois têtes de cochon étaient posées un peu plus loin.

Ilias s'approcha pour voir, salua et ils le convièrent à partager un tsipouro et un mézé. L'air était chargé des effluves de sang et de l'odeur du tsipouro dans l'haleine des chasseurs.

Parmi les quatre, le plus vieux était Yannis Gassis, dit Yannogassis, bientôt soixante-dix ans mais la peau dure. Il semblait avoir le commandement parmi les chasseurs et c'était lui qui avait appelé Ilias.

« T'es pas le fils de Pyliokouros ? Liakos ?

— Si.

— Tu es revenu au village ?

— Je suis revenu.

— Tu as bien fait. Il faut que les jeunes reviennent au village, que le coin reprenne vie. »

Le vieux sourit mais dans ce sourire, il y avait quelque chose de désagréable. Comme si c'était une grimace gravée dans du cuir vieilli et durci.

« Tu as du travail ?

— Je cherche.

— On dit que Pogoni est mort, mais ici pour peu que tu sois adroit et laborieux, tu t'en sors. Tu verras, Liakos, si tu en as envie, tu feras du chemin. »

Il emballa un morceau de viande et le donna à Ilias.

« Tu le donneras à madame Guelo. J'avais beaucoup d'égards pour ton père, le regretté Pyliokouros. »

C'était comme si toutes les paroles de Yannogassis cachaiert quelque chose, comme s'il y avait toujours autre chose qui n'était pas dit, voilà l'impression que ça donnait à Ilias. Il sentait au-dessus de lui le regard du vieux qui le soupesait, comme Yannogassis pesait dans la balance les morceaux des trois cochons.

Sur le retour de Pogoniani à Delvinaki, dans la nuit froide, la viande empaquetée qu'il apportait à sa mère de la part du vieux était posée sur le siège passager. Mais au contraire du sac d'herbacées et des œufs de Vito, ce présent-là pesait lourd sur le

siège à côté de lui – Ilias avait la sensation d'une pierre accrochée à son pied. Comme si la viande était véreuse, empoisonnée et quand madame Guelo la lui servit le lendemain, Ilias se rappela le regard du vieux tout en piquant sans appétit la nourriture.

6

Ilias revit le commandant au Kallithea et ils s'assirent pour boire un tsipouro.

« Comment ça va l'Astra, Liakos ? lui demanda Kotsomendis.

— Elle est comme neuve.

— Prends en soin et elle ne te trahira pas. Moi à l'époque je lui parlais. Comme je parle aux chiens. Et à sa manière, elle m'écoutait.

— Il ne manquait plus que ça à ma pauvre mère, de me voir parler à la bagnole.

— Les choses ont besoin de soin. Si tu les laisses tomber, elles te laissent tomber. »

Ilias ne savait pas ce que cela voulait dire – ni si ça voulait dire quelque chose.

« Liakos, Vito est passée voir madame Guelo.

— Je sais. Je l'ai vue.

— Elles ont parlé. Ta mère lui a dit que tu étais ric-rac. Tu dois envoyer de l'argent aux filles, tu es sans boulot...

— Je m'en sors, Kostas.

— Non, Liakos, tu ne t'en sors pas. »

Il alluma une cigarette, la posa sur le cendrier en verre au fond duquel il avait mis un peu d'eau pour la cendre, puis il mit la main dans sa poche et en sortit une enveloppe.

« Prends ça. Il y a mille euros. Je veux que tu les prennes. C'est pas beaucoup. Une petite aide.

— Garde-les, Kostas. Je te remercie.

— Prends-les, Liakos. Aujourd'hui, c'est toi qui en as besoin. Demain, ce sera moi et j'aimerais qu'un ami mette la main dans sa poche et me les donne. »

Ilias prit l'enveloppe. En effet, il en avait besoin. Mais par la suite, même si ce qu'il sentait dans cette enveloppe était différent de ce qu'il avait senti avec le morceau de viande emballé que lui avait donné le vieux, elle pesait quand même lourd dans sa poche.

« Demain, je vais aller à la chasse, lui dit le commandant. À Kassidiaris. Je vais prendre mon arme des fois que j'attrape quelque chose, mais j'y vais surtout pour faire courir les chiens. Tu viens ? »

Kotsomendis avait deux chiennes d'arrêt, une noire, Laya, et une blanche, Bela. « De toutes les bêtes de feu mon père, les brebis que j'aimais le plus s'appelaient Laya et Bela quand j'étais petit », avait-il dit à Ilias. Certains chasseurs laissaient leurs chiens à l'abandon mais lui, les siens, il les chérissait et s'en occupait. Si l'un tombait malade, il pouvait rester debout toute la nuit, ne pas fermer l'œil pour s'en occuper.

« Alors ? »

— Allons-y.

— Viens boire un café à sept heures au Panoraia et on partira de là-bas. »

* * *

Le lendemain matin à sept heures, ils se retrouvèrent au Panoraia. Comme uniques clients il y avait le groupe de chasseurs qu'Ilias avait vu chez Zarkadas. La télévision était allumée.

« J'ai les chiens dans la voiture », dit le commandant. Il ne les mettait pas dans une cage à l'arrière mais dans le coffre.

Ils burent leur café et se mirent en route.

Juste avant Kryoneri, ils laissèrent le 4 x 4 sur le bord de la route et empruntèrent un chemin. Le commandant était agile au milieu des fourrés, habitué, tandis qu'Ilias butait en permanence et que les épines lui éraflaient les mains et le visage. Kotsomendis abattit deux ramiers et ils s'arrêtèrent pour se reposer à la chapelle du prophète Ilias, face à une large vue, panoramique ; en bas, Kerassovo, Megouli, en face Haravgi, Kastaniani, et en fond le massif Mourgana dont les strates sciaient le ciel, partagé entre les ombres et la lumière, qu'on aurait dit fait du même matériau que le ciel hivernal.

Kotsomendis alla pisser derrière la chapelle. Il resta ensuite un instant la braguette à moitié ouverte à contempler le lac Zaravina, miroir du ciel.

La porte de la chapelle du prophète Ilias était en fer, elle était dégondée et coincée en bas. Kotsomendis l'ouvrit d'un coup d'épaule et entra. Il fit son signe de croix. Une faible lumière entrait

par la lucarne du sanctuaire et perceait la semi-obscurité. Il resta à regarder les saints indistincts, les poutres peintes en vert. La chapelle n'avait pas été balayée, quelques gravats étaient tombés au sol. Quelques longs madriers étaient entreposés dans un coin. Quiconque pouvait entrer dans la chapelle pour prier, se cacher, s'abriter – des chasseurs surpris par l'averse dans la montagne, des clandestins. Le commandant refit son signe de croix, sortit et tira fort sur la porte pour la bloquer de nouveau en bas.

Ils avaient pris avec eux des tee-shirts propres et des serviettes; ils enlevèrent leur blouson et leur pullover et changèrent de tee-shirt après avoir essuyé leur sueur. Le commandant avait apporté une kassopita de Vito et ils mangèrent d'un bon appétit. La journée était glaciale et limpide; tout semblait tellement proche qu'on aurait dit qu'en tendant la main, on pouvait toucher un nuage.

« L'autre jour, j'ai vu Yannogassis, dit Ilias. Avec trois autres gars, ils avaient tué trois cochons et ils se partageaient la viande chez Grimotsis à Pogoniani.

— Et ?

— Il m'a demandé si j'avais du travail. Il m'a offert un morceau de viande pour ma mère.

— Évite de traficoter avec Yannogassis, Liakos. »

Ils avaient fini de manger et allumèrent une cigarette. Dans l'air clair et froid, le goût de la cigarette était différent, plus rassasiant.

« Il est mêlé à de sales affaires.

— Quel genre d'affaires, Kostas ?

— Contrebande, femmes, drogues... Et il a le bras long, y a quelqu'un qui le couvre. Il est pas facile à attraper Yannogassis, Liakos. Il file comme une anguille. »

Il tira une bouffée et souffla la fumée en le regardant pensif, comme s'il était en train de lire en lui un oracle, l'avenir.

« Il avait mis son fils, Pandos, dans le coup – une entreprise familiale. Une raclure ce Pandogassis. Tel père, tel fils. À vingt ans, l'année dernière, il revenait bourré de Ioannina en pleine nuit et, à Negradès, la voiture a quitté la route. Il est mort sur le coup. Yannogassis l'a pleuré et il a repris ses sales affaires.

— Sa mère ?

— Une femme en or, Yannoula la Gassis. Mais elle a fait un mauvais mariage, elle est tombée sur un salaud. C'est sa famille qui l'a mariée, jeune. Elle avait même pas seize ans, et Yannogassis en avait quarante. Il la battait. Elle est morte, Yannoula. Ça fait des années. D'un cancer. »

Ce dernier mot, il le dit en bafouillant légèrement. La maladie de Vito, l'opération, lui avaient coûté. Dans ce bafouillement-là, qu'on ne remarquait même pas si on ne connaissait pas Kotso-mendis, était contenu tout son amour pour Vito, comme un arbre tout entier est contenu dans une graine.

« Il a aussi une fille, Vyeno.

— Qu'est-ce qu'elle fait, elle habite au village ?

— Elle a fui. Elle est mariée à Athènes. Elle ne peut pas le voir, Yannogassis. Elle ne met jamais un pied au village. Elle est partie et elle a fait une croix sur son passé. »

Il écrasa sa cigarette par terre.

« On y va ? »

— Allez. »

Dans la montée jusqu'au prophète Ilias, ils ressentait une certaine légèreté tandis qu'ils respiraient essoufflés l'air pur et que leurs pores ouverts par la sueur absorbaient le froid matinal ; mais désormais quelque chose avait changé dans leur humeur et ils descendaient simplement sans parler, concentrés sur leurs pieds, sur le pas suivant.